

Catalogage avant publication et dépôt légal: Bibliothèque nationale du Québec et Bibliothèque nationale du Canada, premier trimestre 2005.

ISBN 2-923153-34-0

© Mémoire d'encrier, 2005
Tous droits réservés

554, Bourgeois
Montréal, Québec
H3K 2M4, Canada
Téléphone : (514) 989-1491
Télécopieur : (514) 938-9217
info@memoiredencrier.com
www.memoiredencrier.com

Distribution

Québec/Canada
Diffusion Dineidia
339, boul. Lebeau
Saint-Laurent (QC) H4N 1S2
general@dineidia.qc.ca
T: (514) 336-3941
F: (514) 331-3916

France /Europe
Ici & Ailleurs
11, route de Sainte-Anne
13640 Laroque d'Anthéron
info@ventsdailleurs.com

Carabes
Librairie Alexandre
29, rue de la République
97200 Port-de-France, Martinique
T: (0596) 714108
F: (0596) 631241

Haïti
Communication Plus
B.P. 13205, Delmas, Haïti
HT 6120
compulsa@yahoo.com

Anténor Firmin DE L'ÉGALITÉ DES RACES HUMAINES

Anthropologie positive

Édition présentée par
Jean Métellus

DE L'ÉGALITÉ

DES

RACES HUMAINES

(ANTHROPOLOGIE POSITIVE)

PAR

A. FIRMIN

Membre de la Société d'anthropologie de Paris,
Ancien sous-secrétaire des écoles de la circonscription de Cap-Haitien
Ancien commissaire de la République d'Haïti à Caracas, etc.
Auteur.

PARIS

LIBRAIRIE COTILLON

E. PICRON, SUCCESSION, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

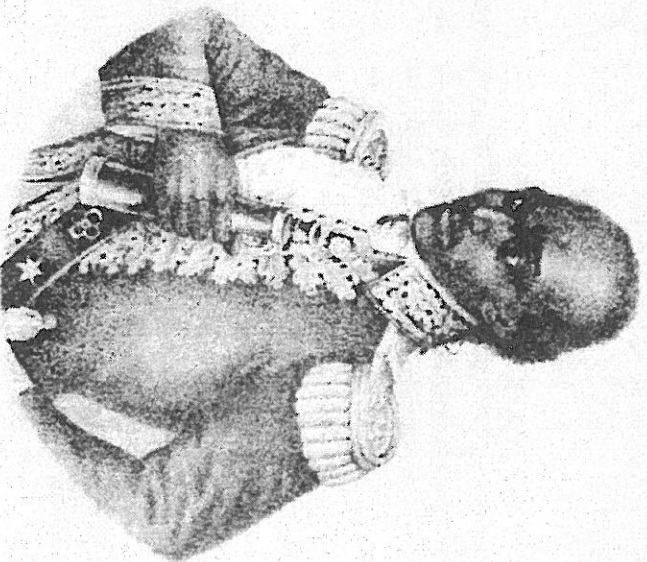
Libraire du Conseil d'État et de la Société de législation comparée.

21, RUE SOUFFLOT, 21.

1885

Tous droits réservés.

*Offrande de l'auteur
à la Société d'anthropologie
de Paris.*
A. Firmin



*Donné par l'auteur
à la Société d'anthropologie
de Paris.*

TABLE DES MATIÈRES.

REMERCIEMENTS et NOTE SUR LA PRÉSENTE ÉDITION.....	ix
INTRODUCTION par Ghislaine Gélain	xi
A HAÏTI	xxxi
PRÉFACE	xxxiii
CHAPITRE PREMIER. — L'ANTHROPOLOGIE, SON IMPORTANCE, SES DÉFINITIONS ET SON DOMAINE	1
I. Importance de l'anthropologie	1
II. Les définitions	4
III. Domaine de l'anthropologie	10
CHAPITRE II. — PREMIERS ESSAIS DE CLASSIFICATION	13
CHAPITRE III. — DE L'ESPÈCE DANS LE RÉGNE ANIMAL	23
I. Principes de classification	23
II. Définition de l'espèce	26
CHAPITRE IV. — MONOGÉNISME ET POLYGÉNISME	31
I. Les deux derniers champions	31
II. Études sur les différences morales des groupes humains	37
III. Études sur les différences physiques des mêmes groupes.	42
IV. Autres différences admises par les deux écoles.	52
V. Hybridité ou métissage?	58
VI. Des méis du Blanc et du Nigritien	63
VII. Unité constitutionnelle de l'espèce.	70
CHAPITRE V. — BASES DE CLASSIFICATION DES RACES HUMAINES	77
I. Comparaisons craniologiques	79
II. Autres bases anthropométriques	96
III. La chevelure et la coloration de la peau	99
IV. Essais de classifications linguistiques.	107
V. Inconsistance des langues comme base de classification.	115

CHAPITRE VI. — HIERARCHISATION FACTICE DES RACES HUMAINES	123
I. La doctrine de l'inégalité et ses conséquences logiques	123
II. Bases générales de la hiérarchisation	128
III. Mesures crâniennes	131
IV. Le cerveau et l'intellect	139
V. Poids de l'encéphale dans les diverses races	146
VI. Difficultés de classer les aptitudes	148
CHAPITRE VII. — COMPARAISON DES RACES HUMAINES AU POINT DE VUE PHYSIQUE	155
I. De la taille, de la force musculaire et de la longévité dans les races humaines	155
II. De la beauté dans les races humaines	163
III. Évolution esthétique des Noirs haïtiens	174
CHAPITRE VIII. — LE MÉTISSEMENT ET L'ÉGALITÉ DES RACES HUMAINES	183
I. Étude du métissage au point de vue de l'égalité des races	183
II. Métis du Noir et du Mulâtre	188
CHAPITRE IX. — L'ÉGYPTE ET LA CIVILISATION	203
I. Les anciens Égyptiens étaient d'origine éthiopienne	203
II. Controverses et réfutations	208
III. Flore et faune de l'Égypte ancienne	215
IV. Étude des monuments égyptiens	217
V. Mythe d'Ito, la Sulamite, les rois éthiopiens et conclusion	224
CHAPITRE X. — LES HINDOUS ET L'ARYA	231
I. Les Brahmanes	231
II. Boudha	237
CHAPITRE XI. — PERFECTIBILITÉ GÉNÉRALE DES RACES HUMAINES	243
I. Le darwinisme et l'égalité des races	243
II. Théorie de l'évolution humaine	249
III. Application du darwinisme à l'ethnologie de l'Égypte, Grecs anciens et Grecs modernes	259
CHAPITRE XII. — ÉVOLUTION INTELLECTUELLE DE LA RACE NOIRE EN HAÏTI	267
CHAPITRE XIII. — PRÉJUGÉS ET VANITÉS	291

CHAPITRE XIV. — LES COMPARAISONS	295
I. Premières causes d'erreur	295
II. Superstitions et religions	302
III. La moralité dans les races humaines	308
CHAPITRE XV. — RAPIDITÉ DE L'ÉVOLUTION DANS LA RACE NOIRE	321
I. Les théories et les faits	321
II. Les acteurs de l'indépendance d'Haïti	327
III. Toussaint-Louverture	331
CHAPITRE XVI. — LA SOLIDARITÉ EUROPÉENNE	341
I. Influence de l'union caucasique sur la théorie de l'inégalité des races	341
II. Haute situation des races européennes	349
CHAPITRE XVII. — RÔLE DE LA RACE NOIRE DANS L'HISTOIRE DE LA CIVILISATION	353
I. Éthiopie, Égypte et Haïti	353
II. Le cœur de l'Afrique	360
CHAPITRE XVIII. — LÉGENDES RELIGIEUSES ET OPINION DES ANCIENS	365
I. Ange et diable	365
II. La légende de Cham	371
III. Les Grecs, les Latins et l'Éthiopie	377
CHAPITRE XIX. — APPÉTITS ET QUALITÉS ORGANIQUES	385
I. Aveux et restrictions	385
II. Particularités organiques	389
CHAPITRE XX. — LES THÉORIES ET LEURS CONSÉQUENCES LOGIQUES	393
CONCLUSION	397

À HAÏTI

*Puisse ce livre être médité et concourir à accélérer le mouvement de régénération que ma race accomplit sous le ciel bleu et clair des Antilles !
Puisse-t-il inspirer à tous les enfants de la race noire, répandus sur l'orbe immense de la terre, l'amour du progrès, de la justice et de la liberté ! Car, en le dédiant à Haïti, c'est encore à eux tous que je l'adresse, les déshérités du présent et les géants de l'avenir.*

A. FIRMIN

PRÉFACE

Le hasard entre pour une part notable dans toutes les choses humaines. En arrivant à Paris, je fus loin de penser à écrire un livre tel que celui-ci. Plus spécialement disposé, par ma profession d'avocat et mes études ordinaires, à m'occuper des questions relatives aux sciences morales et politiques, je n'avais aucunement l'idée de diriger mon attention vers une sphère où l'on pourrait me considérer comme un profane.

La plupart de mes amis croyaient même que j'aurais profité de mon séjour dans la grande capitale pour suivre les cours de la Faculté de droit, afin d'obtenir les diplômes de la licence et du doctorat. Ce serait certainement un résultat bien digne de mon ambition, n'étaient les exigences de la scolarité et mes devoirs de famille. Cependant, à part toute autre raison, j'estime que lorsqu'on n'a pas eu le bonheur de grandir en Europe, mais qu'on a consciencieusement travaillé chez soi pour mériter le titre que l'on porte, il est inutile de recommencer la carrière d'étudiant dans une branche de connaissances déjà parcourue avec plus ou moins de succès. Il y a d'autres besoins de l'esprit qui demandent également à être satisfaits. En y répondant, on compense largement la privation d'un papier infiniment appréciable, mais dont l'absence ne retire rien au mérite du travail accompli en dehors des universités européennes.

Voici, d'ailleurs, d'où me vient l'inspiration décisive de cet ouvrage. M. le docteur Auburtin, dont je ne saurais jamais assez louer le caractère sympathique et libéral, m'ayant plusieurs fois rencontré, eut l'indulgence de trouver intéressantes les conversations que nous avons eues ensemble et me fit l'offre gracieuse de me proposer au suffrage de la « Société d'anthropologie de Paris ». Mes études générales me permettant de profiter immédiatement des travaux de cette société, où tant d'hommes éminents se réunissent pour discuter les questions les plus élevées et les plus intéressantes qu'on puisse imaginer, puisqu'il s'agit de l'étude même de l'homme, j'acceptai avec gratitude cette offre plus précieuse qu'elle a été spontanée.

Le patronage de M. Aubertin réussit pleinement. Présenté par lui, MM. de Mortillet et Janvier, je fus élu membre titulaire de la savante société, dans sa séance du 17 juillet de l'année dernière. Je leur témoigne ici ma profonde et parfaite reconnaissance.

Je n'ai pas à le dissimuler. Mon esprit a toujours été choqué, en lisant divers ouvrages, de voir affirmer dogmatiquement l'inégalité des races humaines et l'infériorité native de la noire. Devenu membre de la Société d'anthropologie de Paris, la chose ne devrait-elle pas me paraître encore plus incompréhensible et illogique ? Est-il naturel de voir siéger dans une *même* société et au même titre des hommes que la science même qu'on *est* censé représenter semble déclarer inégaux ? J'aurais pu, dès la fin de l'année dernière, à la reprise de nos travaux, provoquer au sein de la Société une discussion de nature à faire la lumière sur la question, à m'édifier au moins sur les raisons scientifiques qui autorisent la plupart de mes savants collègues à diviser l'espèce humaine en races supérieures et races inférieures ; mais ne serais-je pas considéré comme un intrus ? Une prévention malheureuse ne ferait-elle pas tomber ma demande, préalablement à tout examen ? Le simple bon sens m'indiquait là-dessus un doute légitime. Aussi est-ce alors que je conçus l'idée d'écrire ce livre que j'ose recommander à la méditation comme à l'indulgence des hommes spéciaux. Tout ce qu'on pourra y trouver de bon, il faut l'attribuer à l'excellence de la méthode positive que j'ai essayé d'appliquer à l'anthropologie en étayant toutes mes inductions sur des principes déjà reconnus par les sciences définitivement constituées. Ainsi faire, l'étude des questions anthropologiques prend un caractère dont la valeur est incontestable. Il est certain qu'un tel sujet réclame de longues et laborieuses études. La précipitation avec laquelle je l'ai traité doit indubitablement nuire au résultat désiré. Mais je n'aurai pas toujours des loisirs involontaires. Le temps presse ; et j'ignore si parmi mes congénères de la race noire, il s'en trouve qui offrent la somme de bonne volonté et de patience accumulée qu'il a fallu mettre en œuvre pour élaborer, combiner et présenter les arguments et les recherches de la manière que je me suis évertué de le faire.

Ai-je réussi, dans une certaine mesure, à répandre dans mon livre la clarté, la précision, tous les attrait qui captivent l'esprit et font le

charme des ouvrages destinés à propager des idées justes, mais encore contestées et méconnues ? Je n'ose trop y compter. Je n'ai jamais eu une entière confiance en mon talent de styliste. De plus, les conditions morales où je me suis trouvé, en développant la thèse de l'égalité des races, ont certainement exercé sur ma pensée une influence dépressive, hautement nuisible à l'élégance et surtout à l'ampleur des expressions, qui correspondent toujours à la bonne santé de l'esprit, à l'ardeur expansive du cœur !

Par-ci, par-là, quelques incorrections ont dû m'échapper. Je demande au lecteur son entière bienveillance, le priant de considérer les difficultés des questions que j'ai eues à embrasser et la hâte que les circonstances m'ont, pour ainsi dire, imposée. Peut-être ai-je trop présumé de mes forces. Je l'ai senti parfois. La soif de la vérité et le besoin de la lumière m'ont seuls soutenu dans le cours de mon travail. Pourtant, quel que soit le résultat que j'obtienne, je ne regretterai jamais de m'y être livré. « Dans cette masse flottante de l'humanité qui tourne sur elle-même, dit M. Mason, il existe un mouvement ordonné. Notre petit cercle est une partie d'un grand cercle et notre esprit est satisfait pour un instant, en apercevant une vérité nouvelle. La poursuite de cette vérité fortifie l'intelligence : ainsi est produite la sélection naturelle de l'esprit. Et tandis que les uns se fatiguent et sont incapables d'aller plus loin les autres vont en avant et s'affermissent par l'effort. »

En tout cas, en soutenant la thèse qui fait le fond de ce volume, j'ai eu essentiellement à cœur de justifier l'accueil bienveillant de la Société d'anthropologie de Paris. C'est un hommage que je rends ici à chacun de ses membres, mes honorables collègues. Il m'arrive souvent de contredire la plupart des anthropologistes et de m'inscrire contre leurs opinions ; cependant je respecte et honore infiniment leur haute valeur intellectuelle. Il m'est agréable de penser qu'en réfléchissant sur tous les points que soulève ma controverse, ils inclineront à réformer ces opinions, en ce qui concerne les aptitudes de ma race. Ce n'est pas que je croie avoir excellé dans la tâche que je me suis imposée ; mais à des

1. *L'anthropologie, son domaine et son but*, in *Revue scientifique* du 1^{er} décembre 1883.

hommes instruits et intelligents il suffit d'indiquer un ordre d'idées, pour que la vérité qui en découle brille à leurs yeux avec une éloquente évidence :

*Verrum animo satis haec vestigia parva sagaci
Sunt.*²

Je suis noir. D'autre part, j'ai toujours considéré le culte de la science comme le seul vrai, le seul digne de la constante attention et de l'infini dévouement de tout homme qui ne se laisse guider que par la libre raison. Comment pourrais-je concilier les conclusions que l'on semble tirer de cette même science contre les aptitudes des Noirs avec cette vénération passionnée et profonde qui est pour moi un besoin impérieux de l'esprit. Pourrais-je m'abstraire du rang de mes congénères et me considérer comme une exception parmi d'autres exceptions ? Certes j'ai trop de logique dans mes conceptions pour m'arrêter à cette distinction aussi orgueilleuse que spécieuse et folle. Il n'y a aucune différence fondamentale entre le noir d'Afrique et celui d'Haïti. Je ne saurais jamais comprendre que, lorsqu'on parle de l'infériorité de la race noire, l'allusion ait plus de portée contre le premier que contre le second. Je voudrais même me complaire dans une telle pensée mensongère et inepte, que la réalité, jamais menteuse, viendrait me faire sentir, à chaque instant, que le mépris systématique professé contre l'Africain m'enveloppe tout entier. Si le noir antillien [1866, antillais, 1898] fait preuve d'une intelligence supérieure ; s'il montre des aptitudes inconnues à ses ancêtres, ce n'est pas moins à ceux-ci qu'il doit le premier germe mental que la sélection a fortifié et augmenté en lui.

Haïti doit servir à la réhabilitation de l'Afrique.

C'est dans cette vue que j'ai constamment tiré mes exemples de la seule République haïtienne, toutes les fois qu'il s'est agi de prouver les qualités morales et intellectuelles de la race nigritique [vx. 1876, race noire]. Du noir au mulâtre, il y a bien des croisements anthropologiques. Aussi ai-je cité beaucoup de noms, regrettant encore que le cadre de mon ouvrage et la crainte de la monotonie ne m'aient pas per-

mis d'en citer davantage. C'est ainsi que je voudrais nommer à côté des autres échantillons de la race haïtienne, MM. Alfred Box, Anselin, Nelson Desroches, Edmond Roumain, Georges Sylvain, Edmond Cantin, enfin une foule de jeunes et brillants esprits que je mentionnerais volontiers, si je ne devais pas éviter ici la faute où j'ai eu tant de tentation de tomber dans le cours même de ce livre.

Mais Haïti offre-t-elle un exemple des plus édifiants en faveur de la race qu'elle a l'orgueil de représenter parmi les peuples civilisés ? Par quoi prouve-t-elle la possession des qualités que l'on conteste aux Noirs africains ? Pour répondre convenablement à ces questions, il faudrait développer une nouvelle thèse bien intéressante, bien captivante mais qui ne demanderait pas moins d'un volume considérable. D'ailleurs, plusieurs de mes compatriotes l'ont déjà soutenue avec éclat. Il suffit de les lire pour se convaincre de tout ce qu'il y a de profonde logique et de science délicate dans les arguments qu'ils ont su tirer de la sociologie et de la philosophie de l'histoire. Mais on doit tout d'abord se le demander. La doctrine de l'inégalité des races, enfantant les plus sots préjugés, créant un antagonisme des plus malfaisants entre les divers éléments qui composent le peuple haïtien, n'est-elle pas la cause la plus évidente des tiraillements et des compétitions intestines qui ont entravé et annihilé les meilleures dispositions de la jeune et fière nation ? N'est-ce pas à la croyance inconsidérée qu'on a de son infériorité qu'elle doit l'absence de tout encouragement réel dans son développement social ? N'est-ce pas aux prétentions toujours ridicules des uns et aux revendications souvent maladroites des autres que l'on doit attribuer toutes les calamités qui se sont abattues sur elle ? Pour obtenir tout le résultat qu'on est en droit d'exiger de la race haïtienne, il faut donc attendre que l'instruction, répandue sans réserve dans les masses, vienne enfin refouler et anéantir tous ces préjugés qui sont pour le progrès comme une pierre d'achoppement.

Cette ère arrivera infailliblement. D'autres peuples, plus vieux, ont vécu des jours nombreux et pénibles dans le désordre et la barbarie ; mais à l'heure marquée par le destin, le soleil du progrès et de la régénération vient luire à leur horizon national, sans qu'aucun obstacle pût en éteindre l'éclat. Je trouve en de tels exemples, si éloquents et si significatifs, une force consolante, une espérance inébranlable.

2. Lucrèce, *De natura rerum*, Liv. I, v. 396.

Il ne faut pas croire, pourtant, que j'admets sans restriction la méthode qui consiste à recourir toujours à des comparaisons historiques, dès qu'il s'agit de justifier une erreur ou des pratiques malheureuses dans la vie d'un jeune peuple. Ces comparaisons ont un motif rationnel, quand il faut démontrer que tous les peuples et toutes les races qui ont atteint à la civilisation, ont traversé fatalement, avant d'y parvenir, une période plus ou moins longue de tâtonnement et d'organisation inférieure. Cependant ne constitueraient-elles pas un positif danger, si on en usait pour la défense de certains abus qui ont sans nul doute des précédents historiques, mais dont l'influence a été généralement reconnue nuisible à toute évolution sociale ?

Ainsi comprise, l'étude du passé, au lieu de profiter aux jeunes peuples qu'il faut stimuler dans la recherche du beau, du vrai et du bien, ne servirait plutôt qu'à leur inspirer une apathie pernicieuse, une nonchalance mortifère, contraire à toute action réformatrice et évolutive. Par un faux raisonnement, ils pourraient bien en conclure qu'ils sont libérés de persévérer dans les voies les moins progressives, puisque d'illustres nations y sont longtemps restées. C'est là l'erreur contre laquelle il faut se prémunir. Aussi, tout en reconnaissant que la race noire d'Haïti a évolué, avec une rapidité étonnante, je suis loin de nier que, maintenant encore, il ne lui faille faire bien des efforts, afin de rompre avec certaines habitudes qui ne sont propres qu'à paralyser son essor. Quand on est en retard, il convient peu de s'amuser sur la route.

Je ne me crois ni un preux, ni un savant. À la vérité que j'essaye de défendre, je n'apporte que mon dévouement et ma bonne volonté. Mais à quel point ne serais-je pas particulièrement fier, si tous les hommes noirs et ceux qui en descendent se pénétraient, par la lecture de cet ouvrage, qu'ils ont pour devoir de travailler, de s'améliorer sans cesse, afin de laver leur race de l'injuste imputation qui pèse sur elle depuis si longtemps ! Combien ne serais-je pas heureux de voir mon pays, que j'aime et vénère infiniment, à cause même de ses malheurs et de sa laborieuse destinée, comprendre enfin qu'il a une œuvre toute spéciale et délicate à accomplir, celle de montrer à la terre entière que tous les hommes, noirs ou blancs, sont égaux en qualités comme ils sont égaux en droit ! Une conviction profonde, je ne sais quel rayonnant et vif espoir me dit que ce vœu se réalisera.*

N'est-ce pas, d'ailleurs, les lois mêmes de l'évolution qui indiquent et justifient une telle aspiration ? N'est-ce pas la fin inéluctable de toute société humaine de marcher, de persévérer dans la voie du perfectionnement, une fois le branle donné ? Il suffit donc de dégager les forces morales, qui sont l'âme du progrès, de toute compression paralysante, pour que le mouvement graduel et harmonique s'effectue spontanément, en raison même de l'élasticité propre à tout organisme social. C'est encore à la liberté que tout peuple jeune et vigoureux doit faire appel comme principe de salut. Toutes les lois naturelles et sociologiques s'unissent pour proclamer cette vérité.

En Haïti comme ailleurs, il faut à la race noire la liberté, une liberté réelle, effective, civile et politique, pour qu'elle s'épanouisse et progresse. Si l'esclavage lui fait horreur, horrible aussi doit lui paraître le despotisme. Car le despotisme n'est rien autre chose qu'un esclavage moral : il laisse la liberté du mouvement aux pieds et aux mains ; mais il enchaîne et garrote l'âme humaine, en étouffant la pensée. Or, il est indispensable qu'on se rappelle que c'est l'âme, c'est-à-dire la force de l'intelligence et de l'esprit qui opère intérieurement la transformation, la rédemption et le relèvement de toutes les races, sous l'impulsion de la volonté libre, éclairée, dégagée de toute contrainte tyrannique !

Depuis M. de Gobineau, aveuglé par la passion, jusqu'à M. Bonneau, si souvent impartial, on a trop répété que « l'homme noir ne comprend pas l'idée du gouvernement sans le despotisme » ; on s'est trop appuyé sur cette opinion – corroborée par de malheureux exemples – pour déclarer que l'infériorité morale de l'Éthiopien l'empêche de s'élever à la conception précise du respect que l'on doit à la personnalité humaine, respect sans lequel la liberté individuelle n'est plus une chose sacrée.

Je souhaite pour ma race, en quelque lieu de l'univers où elle vive et se gouverne, qu'elle rompe avec les usages arbitraires, avec le mépris systématique des lois et de la liberté, avec le dédain des formes légales et de la justice distributive. Ces choses sont souverainement respectables, parce qu'elles forment le couronnement pratique de l'édifice moral que la civilisation moderne élève laborieusement et glorieusement sur les ruines accumulées des idées du Moyen Âge.

C'est surtout d'Haïti que doit partir l'exemple. Les Noirs haïtiens n'ont-ils pas déjà fait preuve de la plus belle intelligence et de la plus brillante énergie ? Ils se pénétreront bientôt, hommes d'État ou écrivains, jeunes ou vieux, que la régénération du sang africain ne sera complète que lorsqu'on sera aussi respectueux de la liberté et des droits d'autrui que jaloux de sa propre liberté et de ses propres droits. Car de là sortira pour l'Éthiopien cette auréole qui embellit notre front et le transfigure, la splendeur de la dignité morale, seule noblesse naturelle qui relève et égalise tous les hommes et toutes les races.

Digne et fier, intelligente et laborieuse, qu'elle grandisse donc, prospère et monte sans cesse, de progrès en progrès, cette race noire si pleine de sève et de généreuse vitalité ! Pour l'aider dans son ascension, il n'y aura jamais trop d'ouvriers ni trop de dévouement. Aussi est-ce religieusement que je lui apporte mon offrande, humble et respectueuse. D'autres feront mieux que moi, un jour, mais nul ne sera plus désireux de son relèvement et de sa gloire.

Anténor FIRMIN
Paris, 11 mai 1885.

DE L'ÉGALITÉ DES RACES HUMAINES. (ANTHROPOLOGIE POSITIVE)

CHAPITRE PREMIER.

L'Anthropologie, son importance, ses définitions, son domaine.

Πάτρων Χρημάτων μέτρον ἐνὶ ἑαυτοῖς ἐστί.
(PROTAGORAS)

Connais-toi toi-même, Γνωθὶ σεαυτὸν, Thalès et ensuite Socrate qui s'appropriera si heureusement cet apophtegme, ont atteint plus haut qu'ils ne savaient peut-être. Ils croyaient n'omettre qu'une pensée morale et ils ont posé la loi du progrès humain.

La connaissance de soi est, en effet, parallèle à celle qu'on acquiert du monde, et si l'homme devait se connaître entièrement, il n'arriverait à cette hauteur de vue qu'après avoir épuisé l'étude de tout ce qui est hors de lui. (Jules BAISSAC)

Il y a dans l'homme un sentiment si vif et si clair de son excellence au-dessus des bêtes que c'est en vain que l'on prétend l'obscurcir par de petits raisonnements et de petites histoires vaines et fausses.
(NICOLÉ)

I

IMPORTANCE DE L'ANTHROPOLOGIE.

Depuis Bacon, dont le traité *De augmentis et dignitate scientiarum* est un premier essai de systématisation et de classification des sciences, l'esprit humain toujours soucieux de régulariser ses conquêtes, ne cesse de diriger ses efforts vers une ordonnance logique des différentes branches de la connaissance, afin d'en former un tout harmonique, où soient méthodiquement indiqués les degrés successifs de cette grande échelle lumineuse qui, comme dans la vision de Jacob, va de la terre au ciel, et de ses rayons embrasse l'univers et l'homme,

l'espace et la pensée. La science ! c'est bien le dieu inconnu auquel l'humanité obéit souvent sans le connaître, et dont le culte grandit chaque jour, gouvernant les intelligences, subjuguant les esprits, soumettant les cœurs en dominant la raison. Les grands ouvriers de l'idée y viennent sacrifier chacun à son tour. On se dispute à l'envi le privilège de codifier les grandes lois par lesquelles elle se manifeste.

Bacon après Aristote ; après Bacon, l'Encyclopédie, Bentham¹, Ampère², Charma³, Auguste Comte⁴, Herbert Spencer⁵, autant d'astres qui brillent sur la voie de l'humanité, ont entrepris cette œuvre d'autant plus difficile que son exécution suppose un savoir profond, universel.

Sans nous arrêter à apprécier, le résultat plus ou moins remarquable auquel chacun a abouti, ou à discuter les principes de hiérarchisation adoptés par les uns et contredits par les autres, disons que dans l'ensemble des branches qui forment l'arbre de science, l'anthropologie, depuis une trentaine d'années, est l'étude qui offre le plus d'attraits aux esprits chercheurs, desirieux de résoudre le grand problème de l'origine, de la nature de l'homme et de la place qu'il occupe dans la création.

Le sujet est bien digne d'ailleurs de cette émulation où l'on voit toutes les intelligences d'élite essayer de trouver une solution, sans que la controverse prenne jamais fin, sans que le plus perspicace ou le plus savant ait rencontré une exposition tellement logique, une démonstration tellement claire, que le sens commun y tombe d'accord avec les deductions scientifiques, signalant enfin cette vérité dont on a soif, cette lumière après laquelle on aspire. C'est qu'il s'agit de l'homme : l'être vain, ondoyant et divers de Montaigne, le roseau pensant de Pascal, le primat du professeur Broca. Étudier l'homme, quoi qu'on veuille et sous quelque point de vue que l'on se place, comme naturaliste ou comme philosophe, c'est embrasser l'ensemble des caractères qui constituent l'être humain. Et combien variées ne se présentent pas les questions qui surgissent à chaque instant de l'investigation ! L'homme, c'est le dieu et la bête réunis en des proportions indéfinissables. Que l'on croise sur son chemin un être chétif et malingre, laid et difforme, ajoutant à ces disgrâces de la nature l'horreur des dépravations morales, lâche et malpropre, cynique et rampant, prêt à mordre le pied qu'il lèche et baise, trouvant enfin ses délices dans l'ordure et une joie féroce dans la perpétration du crime ; que plus loin, on se trouve en face d'un sage se livrant en holocauste pour le triomphe de la vérité et l'amélioration de ses semblables, beau et fort, doux et humble, luttant contre l'adversité avec la patience et la constance inébranlables du juste, pourra-t-on jamais se figurer qu'ils sont de la même espèce, de la même famille ? C'est pourtant ce contraste qui fait la grandeur de l'homme. Pourvu descendre jusque dans l'abîme de la

L'Anthropologie, son importance, ses définitions, son domaine

plus profonde ignorance et se complaire dans les fanges du vice, il peut aussi monter jusqu'aux sommets lumineux du vrai, du bien et du beau. D'Antinoüs dont la beauté rayonne à Thésée dont la laideur grimace, de Jésus dont la bonté pardonne à Judas dont la trahison fait horreur, de Humboldt au crétin avertgnat, de Toussaint-Louverture au nègre abruti, il paraît exister une distance infranchissable ; mais, en fait, il n'y a entre eux aucune solution de continuité : tout s'harmonise et tout concorde à proclamer la dignité de l'espèce humaine placée si bas et capable de monter si haut. Assurément, que l'homme soit un animal, primat ou bimané, il sera toujours un animal privilégié, doué d'un esprit supérieur,

Sanctus hic animal mentique copatus aliae,

dont parle le poète des *Méamorphoses*.

L'anthropologie appelée à étudier un tel être prend une importance réelle parmi les autres sciences. Cette science, née d'hier, a reçu, dès l'abord, une impulsion tellement vigoureuse que déjà elle semble être vieille d'années, surchargée qu'elle est de formules, de doctrines, de méthodes indépendantes, offrant ensemble un appareil imposant, mais fort difficile à manier. Toutes les autres sciences deviennent insensiblement ses tributaires. Aussi celui qui voudrait s'en occuper avec une compétence indiscutable se verrait-il forcé de s'initier à tous les genres d'études et parcourir toutes les sphères de la connaissance sans en omettre la moindre partie. Jamais étude ne fut plus complexe. Là, il faut raisonner avec assurance sur tous les sujets, qu'ils relèvent de l'esprit ou de la matière ; il faut envisager le monde et la pensée, le phénomène et le noumène, suivant la terminologie de Kant. Cela n'est pas de la force de chacun, et plus d'un anthropologiste dogmatique reculerait devant l'œuvre, s'il se pénétrait suffisamment des conditions intellectuelles requises pour bien soutenir le rôle qu'il ambitionne. L'objet principal de la science mérite cependant ce noble effort, quand bien même il faudrait refaire son éducation scientifique, en élargir la base, au prix de renoncer peut-être à certains sommets occupés par une supériorité spéciale. C'est surtout en anthropologie qu'il faut se mettre en garde contre cette spécialité exclusive qui resserre les horizons de l'esprit et le rend incapable de considérer les objets sous toutes leurs faces.

Mais est-il donné à un homme, dans notre époque de travail et d'initiative, où les grandes divisions de la science se subdivisent chaque jour à leur tour, d'embrasser toutes les notions scientifiques et d'arriver à une conception assez claire de chacune d'elles ? Assurément non. Un Pic de la Mirandole, on l'a bien des fois répété, est un phénomène impossible dans les temps actuels. Il s'agit donc, afin d'éviter une érudition dispersive et paralysante, de chercher dans les grandes divisions scientifiques celles qui sont les plus indispensables pour mettre l'anthropologiste à même de bien contrôler ses études personnelles. Peut-être trouvera-t-on ainsi une méthode sûre et lumineuse, à l'aide de laquelle on puisse atteindre le but proposé.

1. *Essai sur la classification d'art et science*, 1823.

2. *Essai sur la philosophie des sciences*. Exposit. d'une classification nouvelle. 1834.

3. *Cours de philosophie positive*, 1834-1842.

4. *Une nouvelle classif. des sciences*, 1850.

5. *Classification des sciences*.

LES DÉFINITIONS.

Ici vient se placer naturellement la question suivante : Quelles sont les connaissances qui concourent à former les données de l'anthropologie ? Chacun répondra selon le point de vue auquel la science est considérée, et là-dessus tout le monde est loin d'être d'accord.

Philosophes et savants se sont disputé le domaine de l'anthropologie. Les uns voulaient en faire une science philosophique, les autres une science purement biologique ou naturelle. De là sortent les définitions qui se croisent ou se confondent.

Parmi les philosophes, c'est surtout dans Kant que l'on trouve pour la première fois une définition systématique, rompant positivement avec l'idée que les savants s'en sont faite depuis Blumenbach. On sait que le savant philosophe de Königsberg a écrit un traité *d'Anthropologie pragmatique* ; mais c'est dans un autre de ses ouvrages qu'il définit ce qu'il entend par cette expression. « La physique, dit-il, a en effet, outre sa partie empirique, sa partie rationnelle. De même de l'éthique. Mais on pourrait désigner plus particulièrement sous le nom *d'anthropologie pratique*, la partie empirique de cette dernière science et réserver spécialement celui de morale pour la partie rationnelle.¹ » Cette division de l'éthique en « anthropologie pragmatique² » et en « morale proprement dite » peut paraître bizarre, mais elle s'accorde parfaitement avec la méthode générale de l'éminent philosophe qui distinguait dans toute notion pouvant résister à la critique de la raison, l'objectif et le subjectif, l'être et la pensée.

L'école kantienne a longtemps conservé la même définition et attaché aux mêmes mots les mêmes idées, sauf les évolutions de forme que le kantisme a subies, en passant du maître à Hegel. Celui-ci, qui a ruiné le prestige des spéculations métaphysiques, à force de contester sur les notions les plus claires, a touché à toutes les branches des connaissances humaines, dans une série de travaux un peu confus, mais d'où sortent parfois des fulgurations brillantes ; à travers le dédale d'une terminologie trop arbitraire pour être toujours savante.

Ainsi l'anthropologie, selon Hegel, est la science qui considère les qualités de l'esprit encore engagé dans la nature et lié au monde matériel par son enveloppe corporelle, union qui est le premier moment ou, plus clairement, la première détermination de l'être humain ! « Cet état fondamental de l'homme, si nous pouvons nous exprimer ainsi, dit-il, fait l'objet de l'anthropologie.³ » On sent bien ici que la définition de Kant a passé de l'idéalisme transcendantal de

L'Anthropologie, son importance, ses définitions, son domaine

Fiche à la philosophie de l'identité absolue de Schelling, pour aboutir à l'idéalisme absolu dont la *Philosophie de l'esprit* de Hegel est le couronnement.

Cette enveloppe corporelle de l'esprit serait difficilement acceptée par les spiritualistes orthodoxes. Je doute fort que M. Janet ou le professeur Caro consentent jamais à lui faire une place dans leurs doctrines philosophiques ; mais c'est déjà trop s'attarder dans cette promenade à travers les entités et les quiddités. Ce dont on pourrait s'étonner à juste titre, c'est que Kant et son école ignorassent les travaux de ces savants contemporains sur l'anthropologie, telle qu'elle s'est constituée depuis la fin du siècle dernier. Son *Anthropologie pragmatique* date de l'année 1798. Or, en 1764, Daubenton avait publié son beau travail *Sur les différences de positions du trou occipital dans l'homme et les animaux* ; vinrent ensuite les dissertations de Camper¹ et de Soemmerring², la thèse inaugurale de Blumenbach³, qui, réunies au discours de Buffon sur *L'homme et les variétés humaines* paru dès 1749, donnèrent à la science anthropologique une consécration suffisante pour qu'elle fût nettement distinguée des autres connaissances humaines. Aussi est-ce intentionnellement que Kant avait adopté la rubrique sous laquelle il exposa ses idées sur la morale pratique ! Non seulement il avait donné au mot anthropologie une signification et une définition autres que celles que les savants y ont attachées ; mais en outre il contesta la propriété de ce terme adapté aux études naturelles de l'homme. « Pour ce qui est, dit-il, des simples crânes et de leur forme, qui est la base de leur figure, par exemple du crâne des nègres, de celui des Kalmoucs, de celui des Indiens de la mer du Sud, etc., tels que Camper et surtout Blumenbach les ont décrits, ils sont plutôt l'objet de la géographie physique que de l'anthropologie pratique.⁴ »

Hegel qui ne fait que présenter les idées du maître sous une forme nouvelle, passe légèrement sur la question des races humaines, en s'arrêtant pour le fond à l'opinion de Kant. « La différence des races, dit-il, est encore une différence naturelle, c'est-à-dire une différence qui se rapporte à l'âme naturelle. Comme telle, celle-ci est en rapport avec les différences géographiques de la contrée où les hommes se réunissent en grandes masses.⁵ »

Mais d'autre part, les savants, sans s'inquiéter des opinions du grand philosophe, continuèrent à travailler dans leurs sphères et, avec Blumenbach, persistèrent à considérer le mot anthropologie comme synonyme d'histoire naturelle de l'homme. Cette acception une fois reçue et consacrée, les naturalistes réclamèrent, comme on devait bien s'y attendre, le privilège exclusif de s'occuper de la science anthropologique de préférence à tous les autres savants qui n'y travailleraient qu'à titre de simple tolérance. Rien de plus rationnel au prime abord. Mais, en y regardant de plus près, on découvre un fait incontestable : c'est que la méthode imposée à l'histoire naturelle quand il s'agit d'étudier les minéraux, les végétaux

1. Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, traduct. de M. Tisserot.

2. Ce mot est ici plus exact que *pratique* ; son aspect difficile seul a dû porter le traducteur à se servir de ce dernier terme beaucoup moins expressif.

3. *Dieci - wann wir so sagen dürfen - Grundzüge des Menschen nach dem Gegenstand der Anthropologie.* (Hegel, *La philosophie de l'Esprit*).

1. Camper *Dissert. sur les variétés natur. de la physiologie dans les races humaines* (1768).

2. Soemmerring, *Über der Körperliche Verschiedenheit der Neger von Europäern*, 1780.

3. Blumenbach, *De generis humani variata natura*.

4. Kant, *Anthropologie* (traduct. de M. Tisserot).

5. Hegel, *Philosophie de l'esprit* (trad. du Dr Verra).

et les animaux inférieurs à l'homme, ne peut toujours s'adapter à l'étude complète de ce dernier venu de la création. Tandis que la conformation des êtres inférieurs tend essentiellement à réaliser la vie végétative et animale, celle de l'homme tend invinciblement à la vie sociale qu'il finit toujours par réaliser, en constituant sa propre histoire.

Cette distinction est assez considérable pour que, dès le premier essai de systématisation de la science, un certain schisme se soit manifesté parmi les naturalistes même. Il fallait savoir si l'homme ainsi distingué devait pourtant entrer dans le cadre des classifications adoptées généralement pour toute la série zoologique, ou s'il ne fallait pas en faire plutôt une catégorie particulière.

Liné qui, le premier, fit entrer l'homme dans la série animale, le classa parmi ses primates, à côté des singes, des chétopières et des bradypes. Quel événement ! Le roi de la création placé ainsi parmi les animaux les plus laids et les moins gracieux ! Quelques naturalistes, humiliés de voir grouper leur espèce en si grossière et vile compagnie, se révoltèrent contre la taxonomie du grand naturaliste suédois¹. Blumenbach² divisa bientôt l'ordre des primates en bimanés et quadrumanes et mit l'homme dans la première catégorie, en l'isolant des autres animaux de toute la distance d'un ordre. Lacépède³ que son âme élevée, l'ampleur de son esprit devait naturellement conduire à voir en lui-même un modèle humain placé si loin et tellement au-dessus des singes, adopta la classification de l'éminent naturaliste allemand. Quand à cette école vint s'ajouter le poids et l'autorité de l'opinion de l'immortel Cuvier⁴, dont la haute personnalité domine toute l'histoire des sciences naturelles, dans la première moitié de ce siècle, tout sembla s'incliner dans le sens d'une distinction ordinaire entre l'homme et les autres animaux qui circulent à la surface du globe et au sein de l'océan immense.

Ce qui a frappé les savants qui ont voulu isoler l'espèce humaine du reste du règne animal, c'est la grande sociabilité de l'homme et le résultat qu'il en acquiert. « L'homme n'est homme, a écrit Buffon, que parce qu'il a su se réunir à l'homme⁵. »

Ce besoin de la société ne se rencontre avec tout son développement que dans l'humanité. D'autres animaux, sans doute, vont par bande et poussent parfois le sentiment de la solidarité au point de se sacrifier pour le salut de leur communauté, en déployant une énergie qui nous étonne ; mais à qui viendra-t-il à l'esprit de comparer ces mouvements instinctifs et accidentels à la constance raisonnée que met l'homme, même à travers les luttes les plus sanglantes, à la

L'Anthropologie, son importance, ses définitions, son domaine

constitution de la société ? Une idée hautement philosophique domine d'ailleurs toutes les autres considérations. Chaque être à ici-bas des conditions en dehors desquelles il lui est impossible de réaliser sa destinée, c'est-à-dire de développer toute la somme d'aptitudes dont il est doué. Or, dans toute l'échelle de la création, les individus isolés peuvent se suffire à eux-mêmes, pourvu qu'ils aient l'énergie suffisante pour lutter contre les difficultés matérielles des milieux où ils séjournent. Mais l'homme ne se suffit jamais à lui-même. L'orgueil ou la misanthropie dépressive, qui lui inspire parfois l'idée de cet isolement, n'est jamais autre chose qu'un cas pathologique découlant toujours une lésion quelconque de l'organisme. C'est que l'homme a besoin de l'homme pour le perfectionnement et pour l'étude même de sa personnalité propre. Goethe, réunissant à la science du naturaliste et du philosophe la compréhension large du poète, a dit quelque part :

*Der Mensch erhebt sich nur in Menschen, nur
Das Leben lernt jedem was er sei !*

Rien de plus vrai. L'homme n'apprend à se connaître que dans son semblable et le commerce de la vie seul enseigne à chacun sa propre valeur. Mais revenons aux discussions des naturalistes, s'efforçant d'établir la place de l'homme dans les classifications zoologiques.

L'autorité de Cuvier reposait sur des titres vraiment solides. Créateur réel de l'anatomie comparée qui n'a été que vaguement étudiée dans les travaux de Vic d'Azir et de Daubenton, travaux peu remarquables si on veut envisager les importantes acquisitions déjà faites à la science par Aristote, Cuvier était mieux que personne à même de trancher la question, à savoir si l'homme mérite une place à part dans l'échelle zoologique. Aussi ses opinions et celles de son école devinrent-elles bientôt l'expression de l'orthodoxie scientifique.

Bien plus ! Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, suivant les traces de son père illustre dans la culture d'une science dont les attraits ne le cèdent à aucun autre, mais gardant l'indépendance d'esprit qui caractérise le vrai savant, enchaîné sur l'école classique, en proposant de reconnaître un *règne humain*. Ici, non seulement l'homme est séparé des animaux supérieurs, mais encore il occupe une place à part dans la création. Il surpasse tout en dignité et en prééminence. Holland, Pruner-Bey, M. de Quatrefages pour ne citer que quelques noms, se sont réunis à l'opinion de l'auteur de la théorie de la *variabilité limitée de l'espèce*. Mais tout excès affaiblit. Les savants qui se déclarèrent partisans du règne humain, ne purent nier que l'homme ne soit un animal soumis aux mêmes exigences naturelles que les autres animaux, tant par ses fonctions organiques que par sa conformation anatomique. Le mot règne dut perdre dans cette théorie la signification ordinaire qu'il a en histoire naturelle et il en fut fait bon marché. On perdit donc de vue le terrain sur lequel s'étaient placés Blumenbach et Cuvier, pour ne considérer que les hautes qualités intellectuelles et morales qui font de nous une espèce unique en son genre.

En effet, Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, reconnaissant que les différences taxonomiques qui séparent le groupe humain des groupes simiens ne sont que

1. Il ne faut pas croire pourtant que Liné ait voulu méconnaître la dignité de l'homme. Dans l'introduction au *Système Naturel* il a écrit en parlant de l'homme : *Finit creatiois teluris est gloria Dei ex opere Naturae per hominem solum*. Expression de visible enthousiasme où il fait l'homme plus grand que le reste de la création.

2. *Manuel d'histoire naturelle*.

3. *Hist. naturelle de l'homme*.

4. *Tableau élém. d'histoire natur. des animaux*.

5. *Nature des animaux*.

des différences familiales et non ordinaires, revenait, intentionnellement ou non, au gron des naturalistes qui avaient adopté, avec plus ou moins de modifications, le système de classification de Linné, tels que Boyer de Saint-Vincent, Lesson, etc. Il en résulta une espèce de compromis à l'aide duquel chaque opinion resta maîtresse de son camp, en négligeant le reste. Lacaze, appelé à dire son mot au public qui l'écoutait avec un charme toujours nouveau, formula enfin cette transaction : « Oui, par sa forme, par sa structure, par l'ensemble de ses dispositions organiques, dit-il, l'homme est un singe ; mais par son intelligence, par les créations de sa pensée, l'homme est un dieu. » Le savant professeur se tira ainsi d'une position délicate avec une adresse non commune ; mais là ne s'arrêta pas la lutte.

L'école orthodoxe avait puisé sa principale force dans le crédit des doctrines spiritualistes qui régnerent souverainement sur les esprits au commencement de ce siècle. L'idéalisme allemand et le rationalisme français y aboutissaient. Mais il n'en fut pas longtemps ainsi. Bientôt la psychologie, enfermée jusque-là dans l'enceinte de la métaphysique, fut envahie par une cohorte de profanes. De toutes parts, on se mit à contrôler les pensées et les actions humaines, en s'efforçant de les expliquer par des impulsions physiologiques. La chimie dominant la main à la physiologie, la libre pensée se liguant avec la science, on vit d'illustres savants nier catégoriquement l'origine divine et la précellence de l'intelligence humaine, pour ne la regarder que comme le résultat d'une simple fonction du cerveau. Le mot fut enfin lâché : *Ohne Phosphorus, kein Gedanke*, s'écria Moleschott. Toute la génération scientifique dont la première efflorescence date de 1850 prit parti pour la nouvelle école. Le phosphore détrôna l'esprit divin et on lui fit tout l'honneur de la pensée. En vain cria-t-on au matérialisme. Quand M. Flammarion, un des rares savants spiritualistes de ces temps-ci, eut écrit son livre de combat, *Dieu dans la nature*, sa voix, quoique empreinte d'une onction merveilleuse, limpide comme le langage de Platon, eut moins d'écho que celle de M. Louis Büchner. La force ou l'énergie fut reconnue comme partie intégrante de la matière. Ce qui était considéré comme une manifestation divine, parut un simple phénomène organique, nutrition ou désassimilation des tissus, excitation ou dépression nerveuse ! L'ingratitude humaine oubliant toutes les belles tirades éclores sous l'inspiration du *mens agitat molem* et le spiritualisme dut en prendre son deuil. C'en était fait. Les esprits faigués de controverse et rassasiés de spéculations, se réfugièrent dans le positivisme d'Auguste Comte ou l'évolutionnisme de M. Herbert Spencer, quand ils purent échapper à la philosophie de l'inconscient de Hartmann. De fiers luteurs, tels que les Paul Janet, les Renouvier, les Saisset, surtout le professeur Caro, poussant le courage aussi loin que leur conviction, ont lutté et luttent encore ; mais le courant ne peut être remonté.

Toute évolution philosophique entraîne inévitablement une évolution adéquate dans les théories scientifiques, de même que celles-ci agissent lentement sur la désagrégation et la transformation des idées courantes. L'influence des théories régnantes n'a donc pas besoin d'être expliquée. L'homme est aujourd'hui

L'Anthropologie, son importance, ses définitions, son domaine

généralement considéré comme un animal quelconque. Pour la majeure partie des savants, il ne diffère des autres animaux que par quelques degrés de supériorité. Dans les classifications les mieux reçues, il est replacé dans la première famille de l'ordre des primates. Il naît, vit et meurt, est condamné au travail, et subit toutes les transformations imposées par les lois naturelles, selon les exigences des milieux où il traîne son existence. L'éclair de l'intelligence luit encore sur son front ; mais ce n'est plus cette couronne antique, c'est le modeste attribut d'un roi détroné devenu le premier parmi ses égaux dans la république zoologique.

Cette petite course, à travers les broussailles de la philosophie, a été nécessaire pour nous aider à bien comprendre les définitions que les naturalistes donnent à l'anthropologie. Elles se ressentent généralement du point de vue où ils se sont placés pour considérer le sujet.

« L'anthropologie est la branche de l'histoire naturelle, qui traite de l'homme et des races humaines », dit M. Topinard¹. D'après le savant professeur, cette définition renferme les suivantes :

— 1° « L'anthropologie est la science qui a pour objet l'étude du groupe humain, considérée dans son ensemble, dans ses détails et dans ses rapports avec le reste de la nature. » (Broca).

— 2° « L'anthropologie est une science pure et concrète ayant pour but la connaissance complète du groupe humain considéré : 1° dans chacune des quatre divisions typiques (variété, race, espèce, s'il y a lieu) comparées entre elles et à leurs milieux respectifs ; 2° dans son ensemble, dans ses rapports avec le reste de la faune. » (Bertillon).

— 3° « L'anthropologie est l'histoire naturelle de l'homme faite monographiquement, comme l'entendrait un zoologiste étudiant un animal. » (de Quatrefages).

Il y a bien loin, on doit en convenir, de ces définitions à celles des philosophes ; mais pour nous qui pensons que l'histoire naturelle de l'homme à quelque point de vue où l'on se place, ne sera jamais bien faite si on l'étudie exactement comme on étudierait un autre animal, nous considérons l'anthropologie comme l'« étude de l'homme au point de vue physique, intellectuel et moral, à travers les différentes races qui constituent l'espèce humaine. » Cette définition diffère sensiblement de celles des savants regardés à juste titre comme les maîtres de la science ; cependant malgré la grande autorité de leur opinion, je n'ai pas cru devoir m'y ranger. Je ne donne pas la mienne pour la meilleure ; mais elle répond admirablement au plan que je compte suivre dans le cours de cet ouvrage et fait aussi prévoir quelles sont les connaissances que je crois indispensables à l'anthropologiste [vielli, 1808, anthropologue, milieu XIX^e].

Je divise ces connaissances en quatre grandes classes, en suivant autant que possible la hiérarchisation adoptée par Auguste Comte et l'école positiviste. En premier lieu nous placerons les *sciences cosmologiques* où il faut embrasser la géologie, la physique, la chimie inorganique, la géographie et l'ethnographie.

1. Topinard, *L'Anthropologie*.

Vientront ensuite les *sciences biologiques* réunissant l'anatomie, la chimie organique, la physiologie, la botanique, la zoologie, la paléontologie et l'ethnologie.

Vientent encore les *sciences sociologiques* comprenant l'histoire, l'archéologie, la linguistique, l'économie politique, la statistique et la démographie.

On ajoutera enfin les sciences philosophiques proprement dites, comprenant la jurisprudence, la théologie, la psychologie, l'esthétique et la morale.

III.

DOMAINE DE L'ANTHROPOLOGIE.

D'aucuns penseront sans doute qu'on peut facilement s'occuper d'anthropologie sans s'astreindre à étudier particulièrement toutes les sciences dont nous avons essayé d'esquisser une classification rapide. Mais bien grave serait cette erreur. Sans cette préparation préalable, l'esprit le mieux fait manquera toujours de certaines bases de jugement, en l'absence desquelles on est incapable de se former une opinion personnelle sur les questions les plus discutées et les plus importantes. Faut-il le dire ? Même armé de ces connaissances générales, on serait parfois bien embarrassé si on n'en suivait pas certaines subdivisions jusqu'à leur dernière constatation scientifique. Peut-être aurais-je ajouté les sciences mathématiques si je ne pensais pas que, pour trouver une méthode d'investigation suffisamment claire, point n'est besoin d'appliquer à la craniométrie les calculs trigonométriques proposés par le Dr Broca. Car des difficultés ajoutées à d'autres difficultés ne suffisent pas pour les aplanir ; c'est l'effet tout contraire qu'elles produisent. Parmi les mathématiques appliquées, les notions de *mécanique*, par exemple, peuvent être nécessaires à celui qui étudie l'organisation du corps humain, lorsqu'il s'agit de se rendre compte de certains mouvements de locomotion ou de chorégraphie qui semblent incompatibles avec la station droite, propre à l'espèce humaine. Dans la marche, dans la course et la danse, les bras exécutent des balancements savants, au point de vue de l'équilibre, sans qu'on en ait le moindre soupçon. Cependant les anatomistes les plus distingués n'en parlent qu'avec la plus grande sobriété. Combien moins doit-on s'en occuper, quand il ne s'agit pas de constater les lois d'équilibre, mais des caractères différentiels de race ou de type.

Il faut aussi observer que la plupart des ethnographes, au lieu de considérer l'ethnographie comme l'étude descriptive des peuples qui sont répandus sur la surface du globe, en font une science générale de l'humanité. Dans cette opinion, c'est leur science qui englobe l'anthropologie reléguée alors au second plan. Au dire de M. Castaing, « l'anthropologie craquerait de toutes parts, si elle essayait d'englober seulement le quart de ce que l'ethnographie embrasse sans contrainte¹. » Est-ce pourtant la faute des ethnographes si les notions les plus logiques sont ainsi troubles et renversées ? N'est-ce pas plutôt celle des

L'Anthropologie, son importance, ses définitions, son domaine

anthropologistes ? M^{me} Clémence Royer¹ l'a bien énoncé en disant que la Société d'anthropologie a une tendance à faire de la *syntéléonomie*, au lieu de s'élever aux grandes visées de la science. « En effet, dit-elle, l'école actuelle d'anthropologie laisse trop de côté l'homme moral et intellectuel ; elle s'occupe trop exclusivement de l'homme physique. »

Affirmant, pour ma part, que l'anthropologiste doit étudier l'homme, non seulement au point de vue physique mais aussi sous le rapport intellectuel et moral, j'ai mis l'ethnographie à sa vraie place. Je la considère comme une branche des sciences cosmologiques, car on la rencontre infailliblement, dès qu'on s'occupe de l'étude de l'univers. C'est ainsi que l'illustre Alexandre de Humboldt a dû y toucher dans son *Kosmos*, le traité de cosmologie le mieux fait qui ait été publié jusqu'ici. Par ainsi l'archaïsme, Ainsij, on peut facilement la différencier de l'ethnologie qui ne s'arrête pas seulement à la simple description des peuples, mais en outre les divise en races distinctes, étudie leurs organismes variés, considère les variétés typiques, telles que les têtes longues, pointues ou arrondies, les mâchoires saillantes ou droites ; les nez aquilins, droits ou camus, etc. ; enfin qui essaye de découvrir s'il n'en résulte pas certaines influences expliquant les aptitudes diverses dont chaque groupe humain semble fournir un exemple particulier. En un mot, l'ethnographie, comme l'indique suffisamment l'étymologie, est la description des peuples, tandis que l'ethnologie est l'étude raisonnée de ces mêmes peuples considérés au point de vue des races. L'une ne regarde que les grandes lignes extérieures ; l'autre examine les parties, les mesure, les compare, cherche systématiquement à se rendre compte de chaque détail. Tous les grands voyageurs seront des ethnographes d'autant plus compétents qu'ils auront bien vu et examiné les populations qu'ils traversent ; mais pour devenir un ethnologiste [viciell, 1849], ethnologue, 1870], il faudra en outre posséder des connaissances anatomiques et physiologiques, ainsi que les principes généraux de la taxonomie.

Lorsque l'ethnographie et l'ethnologie auront fait leur œuvre, viendra le tour de l'anthropologie. Celle-ci compare l'homme aux autres animaux, afin d'isoler l'objet de son étude de tous les sujets environnants ; mais ce qu'elle étudie plus spécialement, ce sont les points suivants. Quelle est la vraie nature de l'homme ? Jusqu'à quel degré et dans quelles conditions développe-t-il ses aptitudes ? Toutes les races humaines peuvent-elles, oui ou non, s'élever au même niveau intellectuel et moral ? Quelles sont celles qui semblent être plus spécialement douées pour le développement supérieur de l'esprit, et quelles sont alors les particularités organiques qui leur assurent cette supériorité ? Voilà une sphère assez vaste pour occuper dignement les intelligences d'élite. Il va sans dire que pour attendre un résultat sérieux, il ne suffira pas à l'anthropologiste d'établir une hiérarchisation arbitraire des races humaines ou de leurs aptitudes. Il lui faudra d'abord délimiter sûrement les catégories ethniques qu'il entend comparer. Mais une classification des races humaines est-elle possible avec les

1. *Congrès intern. des sciences ethnogr.* tenu à Paris en 1878, p. 441.

1. *Union*, p. 438.

éléments dont dispose la science contemporaine et dont elle est obligée de se contenter ? C'est ce que nous tâcherons d'étudier, afin de nous rendre un compte exact de la solidité des arguments que les naturalistes mettent en avant pour appuyer leurs conclusions.

CHAPITRE II.

Premiers essais de classification.

Pour dresser une telle statistique de l'humanité passée et présente il faudrait toute une vie, pour concilier tous les systèmes de classifications qui ont été tentés jusqu'ici, pour caractériser chaque race d'après les faits enregistrés par la science moderne et, de plus, pour exposer les résultats de ces investigations, il ne faudrait pas quelques instants, mais une longue exposition, un cours suivi de plusieurs années. (Mme Clémence ROYER)

Je ne reviendrai pas sur les controverses ardentes qui se sont agitées à propos de la place de l'homme dans l'échelle zoologique. C'est une question vidée. Actuellement, il est universellement reconnu que l'homme, au point de vue anatomique, ne diffère des singes anthropomorphes que par des détails infiniment insignifiants, si on veut considérer la distance qui existe entre le premier groupe simien et les autres mammifères inférieurs. Sans mentionner ici les remarquables travaux de Haeckel et de Huxley qui nous entraînaient sur un terrain autre que celui où nous devons rester quant à ce moment, on peut regarder la question comme parfaitement élucidée par les savantes discussions du professeur Broca. Dans ses *Mémoires d'anthropologie*, il y a répandu la plus vive lumière, à l'aide d'une science consommée, soutenue par une habileté de dialectique vraiment rare chez un spécialiste. Et pourquoi ne le dirais-je pas ? C'est toujours à regret que je me verrai obligé de me séparer de l'illustre savant, quand sur des points de pure doctrine, il se renferme dans un exclusivisme systématique et en contradiction avec la thèse que je crois être l'interprétation de la vérité.

On pourrait croire que la place de l'homme une fois fixée dans le règne animal, il ne se produirait plus aucun schisme, aucune controverse pour la classification des groupes humains. Mais, dans cette sphère plus étroite, la discussion ne fait qu'augmenter d'intensité.

Linné, à qui l'on est toujours forcé de remonter, toutes les fois qu'il s'agit de suivre ou d'enregistrer les phases successives traversées par les sciences naturelles, avait réuni les divers types humains ou ceux qu'il regardait comme tels, en un genre composé de trois espèces : *l'homme sapiens*, *l'homme ferox* et *l'homme monstruosus*. Des deux dernières espèces, la première semble plutôt désigner certains singes anthropomorphes et la seconde se rapporte à des cas de tératologie qui relèvent mieux de la physiologie que de l'histoire naturelle. L'homme *sapiens* (*homo nudus* et *inermis* de Blumenbach) est celui qui nous intéresse ici. Linné divise l'espèce en quatre variétés : 1° l'homme blanc aux yeux bleus et aux cheveux blonds que l'on rencontre plus spécialement en Europe ; 2° l'homme jaune aux